

seulement heureuse de voir que papa et toi l'estimiez autant que moi... Car tu l'estimes beaucoup, n'est-ce pas, Anne?

Elle inclina la tête, très sincère.

—Ouf, c'est un garçon remarquablement intelligent et de beaucoup de cœur. Le souci qu'il a d'acquitter la dette de son père est tout à son honneur; mais c'est pour lui une si grosse charge que je comprends qu'il se soit effrayé à l'idée de t'en donner ta part...

—Dans trois ans, Anne, il aura fini de payer, pense-t-il. Il touchera les revenus de la maison que lui a laissée sa mère. Alors, grâce à ses leçons, à ses travaux littéraires en plus, nous serons certains de n'être pas misérables du tout!

—Ainsi, tu attendrais deux ans, peut-être trois, pour que votre mariage soit possible?...

—J'attendrai ce qu'il faudra afin de ne pas être pour lui un souci de plus... J'attendrai ce que vous voudrez pour que notre mariage ne soit pas déraisonnable... Anne, es-tu tranquillisée?... C'est si peu, en somme, trois ans, quand on a tout l'avenir devant soi...

Oh! l'admirable foi de la jeunesse et son mépris du temps qu'elle croit lui appartenir!... Anne ne répondit pas. Elle pensait quel mystère est celui des destinées... Pourquoi Simone avait-elle ainsi été conquise par cet étranger rencontré par hasard?... Elle était pourtant habituée à se voir entourée de jeunes hommes très occupés d'elle, car elle avait de grands frères qui amenaient leurs camarades, et elle avait été beaucoup dans le monde, déjà... Et il fallait que cet inconnu vint pour prendre souverainement son jeune cœur, pour transformer la fillette insouciante, éveiller en elle une âme de femme, courageuse et tendre, que nulle épreuve n'effraie auprès de l'aimé...

—Anne, dit la voix caressante de Simone, à quoi penses-tu?... Dis, tu n'es pas fâchée après moi?... Certes, M. Soraize aurait dû te parler à toi d'abord... Mais tout cela a été si imprévu!

La sœur aînée se pencha et mit un lent baiser sur chacun des yeux qui l'interrogeaient ardemment.

—Non, ma petite aimée, je ne suis pas fâchée, mais seulement effrayée pour toi de cette brusque décision. Tu es très jeune, Simone, tu pourrais attendre.

—Je n'ai pas choisi mon heure, Anne. Ce sont les circonstances qui ont décidé pour moi. A la grâce de Dieu maintenant... de Dieu qui sait mieux que nous ce qu'il nous faut!

Anne sourit bien que son cœur fût lourd, d'une tristesse pleine de sanglots.

—Oh! petite fille, comme vous arrangez tout selon votre désir!... Ce qui vaudrait mieux que ces longues fiançailles...

—Ce serait?

—Ce serait que ta marraine trouvât ton fiancé à son gré et te donnât, comme elle te l'a promis, les moyens d'entrer en ménage.

—Oui, ce serait le mieux!... Seulement il est très difficile de faire vouloir Marraine!

—C'est vrai... Mais elle t'aime. Vois comme elle a

insisté pour que tu restes un jour, au moins, à Amiens, en revenant de Mers, pour que je promette de te renvoyer chez elle en décembre pendant quelques semaines.

Simone eut une moue sceptique.

—J'ai bien peur que ce soit surtout parce que je la distrais...

—Chut! ne risque pas d'être ingrate!

Simone se pencha, un peu confuse, et baisa la main de sa sœur. Toutes deux restèrent silencieuses. L'enfant reprenait son rêve éblouissant. Anne, de nouveau, réfléchissait...

Toutes deux tressaillirent au bruit sec de la porte ouverte. Encore botté, éperonné, il s'arrêtait au passage pour embrasser sa benjamine. Il était de moyenne taille, maigre et nerveux, avec un regard clair et très bon, une bouche expressive, un peu impérieuse.

—Ah! ça, il y a donc conférence ici? jeta-t-il gaiement. Jean m'a dit que depuis le retour de la promenade, Simone et sa grande sœur sont en conversation animée et que le salon est fermé aux profanes. Simone, ma petite fille, vous avez donc fait une sottise?

Et tendrement, le colonel relevant le visage de la jeune fille, mit un baiser sur le front, puis sur les cheveux.

Ce fut Anne qui répondit:

—Père, ce n'est pas une sottise que cette fillette désire te confier, mais une résolution bien grave qu'elle vient de prendre.

Le colonel eut un imperceptible tressaillement. Les années n'avaient pas guéri la blessure, ouverte dans son cœur paternel, le jour où sa fille Marie lui avait demandé de la donner à Dieu. Mais un regard sur Simone calma ses craintes. Cette enfant-là, si coquette-ment féminine, n'avait rien d'une future religieuse.

—Voyons, qu'y a-t-il?

—Père, Simone a reçu tantôt une demande en mariage très inattendue et elle souhaite que, comme elle, tu consentes...

—Une demande en mariage de...?

—De René Soraize...

—Ah! c'est celui-là!... Je ne m'en étonne pas. Simone, dis-moi tout.

Et attirant la jeune fille sur ses genoux, comme au temps où elle était une toute petite enfant, il écouta le récit qu'elle recommençait, serrée, câline contre lui, écoutée par Anne dont le visage tourné vers la mer avait une sorte de gravité douloureuse.

Ce soir-là, quand Anne de Broye fut remontée dans sa chambre, elle n'alluma pas sa lampe. Un impérieux besoin d'ombre, autant que de silence, criait en elle. René Soraize, mandé par un mot, était venu causer avec elle et son père. Elle savait maintenant quel amour il portait à sa petite sœur et elle ne pouvait plus regretter les rêves ambitieux qu'elle avait maternellement faits pour la jeune fille, car elle avait acquis la certitude que l'homme qui aimait Simone ainsi méritait qu'elle la lui donnât,—après des fiançailles qui seraient forcément longues, très longues...

Simone n'allait donc pas lui être enlevée tout de suite.